

L'innovation, moteur de vie ou mal nécessaire?



Olivier Meuwly

En 1999, les sociologues Luc Boltanski et Eve Chapiello publiaient *Le nouvel esprit du capitalisme* (Gallimard). Selon eux, cette pensée avait réussi à transformer les valeurs issues de Mai 68 en biens de consommation, alimentant ainsi la machine infernale d'une société vouée à la réification de l'individu. Cette analyse avait accédé au rang de mantra pour une certaine gauche déstabilisée par sa soumission progressive à une économie de marché omnipotente...

Ce n'est pas une réponse à cet essai que propose le philosophe Luc Ferry dans son dernier ouvrage, *L'innovation destructrice*, paru chez Plon en mai de cette année. Il en prend cependant magnifiquement le contre-pied et montre combien le capitalisme demeure l'unique moteur d'une croissance qui, malgré ses défauts, parvient seule à lutter contre la pauvreté.

Ferry en interroge surtout l'une de ses composantes essentielles, l'innovation, tout en plaçant le libéralisme économique d'aujourd'hui face à ses contradictions. Oui, l'innovation est nécessaire: on jouit au quotidien de ses bienfaits, on en dépend pour nos loisirs mais aussi dans nos actions les plus banales, réduites à d'insupportables corvées si l'on

en était privé.

L'innovation possède toutefois un visage moins glorieux, qui harcèle les sociétés modernes de ses exigences sans cesse répétées

d'un «nouveau» épuisant pour les individus précipités d'une nouveauté vers une autre. Dans l'impossibilité de reprendre son souffle, aveuglé par un inédit parfois futile, l'homme du XXI^e siècle sera alors enclin à se tourner vers une sécurité fantasmée, mais si reposante face à l'agitation d'une consommation débridée.

Anonyme et mécanique, l'innovation sans fin dessine le paradoxe fondamental de nos sociétés qu'ausculte le philosophe français.

Républicain de droite affirmé, Ferry adresse un compliment au libéralisme économique: «Ce n'est pas l'économie libérale qui a plongé les masses dans la misère, mais c'est elle qui les en a sorties, et ce d'autant plus sûrement qu'elle fut la seule infrastructure économique, sinon à engendrer, du moins à s'accompagner nécessairement d'une vie politique qui autorisait des mouvements sociaux et permettait la critique syndicale ou politique, y compris la plus radicale, de ses propres fondements.»

Bel éloge du libéralisme que l'on désirerait entendre plus souvent outre-Jura... Eloge d'autant plus remarquable que Ferry contredit la doxa bien-pensante actuelle qui cherche à dissocier libéralisme économique et libéralisme politique. Non, les deux se nourrissent mutuellement et leur efficacité ne peut s'envisager que dans leur combi-

naison. N'en déplaise aux adeptes d'une liberté idéale, que 68 aurait portée au pinacle, mais qui aurait été déchiquetée par le méchant capitalisme...

Son refus de scinder la liberté forgée dans les années 60 n'est pas le moindre de ses mérites. Cette liberté tant vénérée aujourd'hui a assurément stimulé une émancipation des esprits dont la majorité se félicite, mais a en même temps impulsé une liberté économique riche de progrès décisifs.

On revient au problème de l'innovation perpétuelle et de sa remise en cause permanente des cadres anciens et de l'acquis. Ainsi légitimée, cette appétence pour l'innovation pousse la liberté économique à conquérir des territoires techniques et mentaux toujours plus éloignés, mais répand aussi l'angoisse.

Dans son dernier livre, Luc Ferry fait l'éloge de l'innovation comme vecteur de progrès, mais évoque aussi sa face sombre

Luc Ferry ne se voile pas la face. Et son essai se veut aussi un avertissement, ou du moins un appel à une prise de conscience. Autant l'invention, ressort du progrès technique, est nécessaire à la croissance, que rien n'a remplacée à ce jour pour garantir la

prospérité de tous; autant elle peut déstabiliser et, au lieu de fouetter l'intelligence, sournoisement détruire ce qu'elle a bâti, en privilégiant le profit pour lui-même et une consommation désordonnée...

L'appel de Ferry vise en premier lieu les patrons. Une cible un peu facile puisque, et l'auteur le souligne bien, tout un chacun est concerné. Le problème dépasse en réalité l'appât du gain manifesté par certains...

En revanche, l'analyse touche un point sensible de la pensée libérale, déchirée comme rarement entre son pôle innovatif et une tentation conservatrice. Son goût du progrès, qui lui est con-

substantiel, peut aussi saper les bases d'un ordre dont il a besoin pour permettre à l'innovation de se déployer pour le bien de tous.

Le libéralisme doit-il alors repenser son rapport à l'Etat? Ferry semble le suggérer. Pour lui, l'Etat «est un peu pour la nation l'équivalent du cerveau pour un corps humain, le site de la conscience de soi». On aurait aimé en savoir un peu plus... Mais il ne fait aucun doute que le libéralisme doit affronter la question de l'Etat, une question qu'il préfère le plus souvent éluder et traiter pragmatiquement, au gré des nécessités du moment.

Une dernière interrogation est laissée de côté par le philosophe:

le lien entre l'innovation comme fin en soi et le rapport à l'Histoire, aujourd'hui fort ébranlé. Dans cette cassure ne résiderait donc pas cette «désécurisation» de l'individu constamment confronté au neuf? Espérons qu'il reprendra ce point dans un prochain ouvrage.

.....
Olivier Meuwly est historien

.....
Luc Ferry sera vendredi après-midi à Morges sur les quais. Il débatera sur le thème suivant: «Le monde à venir, entre innovation et destruction», en compagnie de Daniel de Roulet. Grenier romand, 17h30, <http://lelivresurlesquais.ch/programme-2014>

.....